

Leto

Le rock sous emprise

Jules Couturier

Numéro 319, juin 2019

Marathon Man - John Schlesinger

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couturier, J. (2019). Compte rendu de [Leto : le rock sous emprise]. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 10–11.

Leto

Le rock sous emprise PAR JULES COUTURIER

« Éclats de couleurs, dessins sur les images, paroles des chansons à l'écran. C'est la folie généralisée, autant dans la forme que dans le contenu. C'est complètement électrique, résolument révolté, absolument jouissif. »

AU DÉBUT des années 1980, en amont de la perestroïka, dans une Union soviétique anesthésiée par le carcan idéologique d'un régime communiste totalitaire, prend forme la culture rock underground de Leningrad, inspirée par les codes du rock occidental des années 1960.

Le rock'n roll est depuis toujours un véhicule de révolte et de liberté. Réaliser un film sur le rock amène son taux d'attentes liées à ses thèmes évocateurs. Mais lorsque l'on ancre une telle œuvre dans un contexte historique de totalitarisme idéologique, l'expression des codes du genre se retrouve limitée. Ce point de vue permet une exploration intéressante du genre musical, de ce qu'il porte de rêve et, dans ce cas, de ce qui le contraint. C'est ce que Kirill Serebrennikov observe dans son cinquième long métrage, *Leto*, illustration d'un rêve de liberté confiné dans une prison idéologique.

D'entrée de jeu, on est entraîné dans le mouvement. La caméra en plan-séquence de Serebrennikov suit des jeunes filles s'introduisant illégalement par la fenêtre des toilettes d'une salle de concert. La conclusion de cette scène toute en action

saisit quand on découvre que les audacieuses jeunes filles rejoignent des spectateurs qui sont tous assis, stoïques, comme interdits de mouvement, dûment surveillés par des agents de sécurité. Il y a un étonnant contraste entre le début et la fin de la séquence. Cette opposition entre folie et rigidité est au cœur de l'ensemble du film qui, par le contexte historique et politique dans lequel il est campé, ne prend jamais la voie habituelle du récit rock'n roll tel qu'attendu.

La forme elle-même de *Leto* évoque autant l'affranchissement que l'autorité. Dans sa manière de filmer, Serebrennikov appelle à de grands élans de liberté. Sa caméra toujours en mouvement est en concordance avec l'esprit qui habite les musiciens du groupe représenté. Elle est ouverte sur la perspective hors-champ. On a toujours l'impression qu'il y a de la vie autour de ce que l'on voit à l'écran et, de fait, quand la caméra se déplace, la vie apparaît bel et bien sous nos yeux, toujours, partout. C'est donc dans une profonde immersion que Serebrennikov nous entraîne avec ses images en mouvements, qui traduisent bien l'effervescence, le sentiment à la fois de fièvre collective et d'intimité qui unit les musiciens de ce groupe.

—
Un sentiment de fièvre collective et d'intimité



Le noir et blanc des images est magnifié par une lumière solaire qui ajoute au sentiment de liberté et surtout d'espoir, choix qui participe à créer une ambiance lyrique et nostalgique. Mais le noir et blanc témoigne aussi de la grisaille et de l'uniformité dans lesquelles baigne l'URSS à cette époque.

On trouve les manifestations de la plus fulgurante inventivité formelle dans les séquences musicales présentant des moments imaginaires, qui sont mises en scène comme des vidéoclips. Des chansons de Talking Head, d'Iggy Pop, de Lou Reed et de David Bowie y sont interprétées de façon déjantée. Éclats de couleurs, dessins sur les images, paroles des chansons à l'écran. C'est la folie généralisée, autant dans la forme que dans le contenu. C'est complètement électrique, résolument révolté, absolument jouissif.

Ces scènes sont des moments de pure évasion. Des couleurs apparaissent pour briser la morosité ambiante. On chante en anglais des *hits* phares occidentaux de rébellion. On chante ce qu'on aurait voulu être, ce qu'on voudrait vivre. Ces séquences illustrent une autre révolution, celle de la musique décadente et de l'éclatement des bonnes mœurs, telle que vécue ailleurs à un autre moment. Or, cette révolution, nos rockeurs russes en rêvent sans pouvoir la réaliser.

Toutes ces séquences de pure allégresse se terminent de la même manière. Un narrateur, présent à l'écran, les conclut en disant qu'elles n'ont pas réellement eu lieu. Un rappel douloureux des limites imposées à la population par le régime. Pas de place dans le communisme soviétique pour la folie débridée, même pas pour les rockeurs les plus rebelles.

Par la force de ses images, la liberté que permet son médium, le cinéma peut faire preuve d'une générosité dont la réalité nous prive. Serebrennikov offre à ses personnages un accès à la belle folie qu'ils n'ont pas pu vivre. Ces séquences constituent un cadeau à ces rêveurs assoiffés de liberté, une ode à leur rêve.

Et si ces moments de rêve ne se produisent jamais dans la réalité, ce n'est pas à cause d'une répression brutale de la part de l'État. Film rock sous régime totalitaire, il pourrait mettre en scène une résistance. Or, le réalisateur choisit de ne pas montrer de lutte frontale. La dictature est d'autant plus efficace qu'elle se manifeste de manière diffuse et sournoise. Le régime n'a même pas besoin d'être violent, son contrôle a été intériorisé par tous.

Une intériorisation qui amène les rockeurs à accepter leur condition. Même si la mise en scène de *Leto* est fantaisiste, les personnages, eux, sont assez terre à terre et raisonnables, écrasés par la culture dans laquelle ils évoluent, exerçant sur eux-mêmes une autocensure. Cette intériorisation de la



rigidité ambiante va même s'exprimer dans leurs désirs les plus privés. Au cœur de l'intrigue du film se trouve un triangle amoureux. Alors qu'on s'attend dès leur premier échange à ce que la passion de deux de ses membres soit consumée tôt ou tard, cet assouvissement n'a finalement jamais lieu.

Dans un souci de réalisme, Serebrennikov présente ses personnages autant dans leurs dimensions admirables que minables. Le personnage de Mike, figure de leader dans son groupe, est conscient qu'il est roi dans un bien petit royaume. Percevant les limites de sa condition, il sait qu'il ne pourrait émerger avec sa musique hors de l'URSS. Qu'est-ce que les Américains et les Anglais pourraient bien lui trouver ? Eux qui pratiquent déjà sa musique depuis des lustres. Lui qui la découvre avec des années de retard, contraint d'échanger les albums de T. Rex ou de The Velvet Underground comme s'il s'agissait d'objets de contrebande. Qu'a-t-il à offrir d'inédit, lui qui se cherche encore dans un milieu qui ne permet pas de se trouver.

La fin du film est particulièrement éloquente, et dans une certaine mesure, tragique. Mike rêve, déprimé, devant les différentes pochettes d'albums ayant marqué l'histoire du rock'n roll, en imaginant ses amis musiciens et lui là où sur les photographies mythiques de ces pochettes figurent les membres des Beatles, de The Who ou de Pink Floyd.

Si Viktor Tsoï, un des personnages phares du film, est une icône nationale pour une génération en Russie, sa notoriété internationale est beaucoup plus limitée que celle d'autres vedettes occidentales tels un Jim Morrison ou un David Bowie. Avec ce précieux portrait de groupe, Kirill Serebrennikov nous fait découvrir une génération que l'Occident n'a pas pu connaître à sa juste mesure en raison du mur qui la confinait. ▲

—
*Un noir et blanc magnifié
par une lumière solaire*

L'ÉTÉ / SUMMER

Origine : Russie / France

Année : 2018

Durée : 2 h 06

Réalisation : Kirill Serebrennikov

Scénario : Mikhail Idov, Lili Idova, Ivan Kapitanov, Natalya Naumenko, Kirill Serebrennikov

Images : Vladislav Opeyants

Montage : Yuriy Karikh

Son : Boris Voït

Décors : Andreï Penkratov

Costumes : Tatyana Dolmatovskaya

Interprètes : Teo Yoo (Viktor Tsoy), Irina Starshenbaum (Natalia Vassilievana « Natasha » Naumenko), Roman Bilyk (Mayk Vassilievitch Naumenko)

Producteur(s) : Mikhaïl Finoguenov, Ilya Stewart, Pavel Burya

Distributeur : MK2 | Mile End